

La « S » Grand Atelier : A l'état brut

Au cœur des Ardennes belges, dans une ancienne caserne située sur les hauteurs de Vielsalm, La « S » Grand Atelier mène un projet créatif d'envergure autour des arts plastiques et de la scène pour des

artistes mentalement déficients. Une démarche artistique reconnue au-delà de nos frontières loin de toute considération compassionnelle.

2020

Imagine n°137

Culture

Par Laure de Hesselle



1. La «S» Grand Atelier2. La «S» Grand Atelier

« Je crois que j'ai une idée pour la performance : et si je faisais un pull avec une poche et on y mettrait le cordon ? » Barbara Massart, concentrée, réfléchit à son prochain spectacle, *Post-animale*, une performance inspirée de ses étonnants et fantastiques costumes.

« Barbara, elle part un peu dans toutes les directions, glisse un peu plus tard Michiel de Jaeger. C'est cool parce qu'elle a une idée nouvelle toutes les cinq minutes, mais il faut canaliser... »

Bienvenue à la « S » Grand Atelier, à Vielsam, au cœur des Ardennes belges ! Ici, Barbara et Michiel sont tous les deux des artistes, qui travaillent ensemble, à une différence près : Michiel est un animateur, et Barbara communément considérée comme « déficiente mentale ».

Dans chacun des ateliers, à l'objet plus ou moins défini (la musique, la peinture, la création textile, l'animation, le dessin numérique... et ce qu'il y a entre tout ça), Pascal, Marie, Eric et les autres sont occupés, qui à coudre, qui à dessiner à l'ordinateur, qui à tracer inlassablement au bic des traits sur le papier. Rita Arimont ajoute et ficelle une nouvelle épaulette de mousse à son installation qui ne cesse de grandir. Marcel Schmitz colle soigneusement des morceaux de scotch côte à côte avant d'y tracer les buildings et autres constructions qu'il affectionne. Et si Philippe Marien est absent, parti au loin avec son groupe de hip-hop Les Choolers dans lequel il chante avec son compère Kostia Botkine, sa place n'est pas vide pour autant : sur un mur s'affichent pêle-mêle des images découpées dans des magazines, de Michaël Jackson son idole et de dames aux seins nus.

Dans le dernier atelier, au bout du couloir, Jean Leclercq vient de terminer un nouveau dessin de Lambique – dans son sac, plusieurs Bob et Bobette dans lesquels il ira puiser de nouvelles cases à reproduire. « *Les BD je ne les lis pas, je recopie les mots et les images que je choisis au hasard.* » A la table d'à côté, Sarah Albert met la dernière touche à un gâteau d'anniversaire dans son clair et lumineux dessin sur l'ordinateur. Tous ces artistes sont aujourd'hui presque des stars. Ils sont exposés dans les galeries, les musées comme le MIMA à Bruxelles, le Musée du Dr Guislain à Gand, aux murs des éditions du Dernier Cri à Marseille. Certains sont officiellement représentés par des galeristes, d'autres publient des bandes dessinées, et les membres de The Choolers division tournent à travers toute l'Europe.

« Ce sont des diamants bruts »

Anne-Françoise Rouche, directrice de La « S »

Tout a commencé au début des années 1990, quand la jeune Anne-Françoise Rouche est engagée à la sortie de l'école des Beaux-Arts Saint-Luc par le Foyer La Hesse, à Vielsalm. « *Il y avait là des personnes handicapées qui ne pouvaient plus travailler et qu'il fallait occuper...* »

La tout juste diplômée n'a aucune formation en lien avec le handicap, mais elle se lance tout de même, décèle rapidement des potentialités et développe peu à peu un atelier de création aux côtés du foyer. Un atelier reconnu en 2001 par la Fédération Wallonie-Bruxelles comme Centre d'expression et de créativité (CEC), avec à la clé des subventions et les moyens de recruter progressivement des animateurs.

Dès l'origine, ce sont des artistes qui sont engagés. Comme Anne-Françoise Rouche, ils n'ont pas de formation d'éducateur, ne sont pas des « spécialistes des handicapés ». « *Nous cherchons avant tout un engagement humain, un respect sincère pour ce public et une démarche qui n'est pas hiérarchique.* »

Les animateurs ne sont pas ici à temps plein, pour leur permettre de maintenir une pratique personnelle. L'écolage est informel et se poursuit au fil du temps, au cours des réunions quotidiennes en équipe. Le projet de la « S » se construit de façon empirique et intuitive, même si la réflexion, notamment éthique, est permanente et soutenue par un large réseau.

Tout part des compétences des participants aux ateliers. « *Ce sont des diamants bruts* », insiste Anne-Françoise Rouche. Des diamants qu'il s'agira d'aider à se révéler. « *Les prémices de l'Art brut*, poursuit Samuel Lambert, chargé de communication à la « S », *c'était de laisser en quelque sorte le "bon sauvage" s'exprimer, surtout sans intervenir. Or nous pensons qu'un apprentissage est possible, qu'en partant de leurs compétences propres il y a moyen de leur permettre de trouver leur langage artistique personnel et d'aller le plus loin possible. Alors oui, les animateurs impriment inévitablement une marque, mais c'est le principe de toute relation. Et nous nous posons sans cesse la question de ce qui intéresse vraiment nos artistes.* »

Les artistes-animateurs ont chacun leur façon de faire. Anaïd Ferté, qui s'occupe de l'atelier de créations textiles, ne montre rien. « *Le matériel est à disposition, et ils partent d'une idée, de quelque chose qu'ils aiment faire. J'essaie de bien comprendre ce dont ils ont envie et suis alors leur support technique. Puis j'observe, je laisse les choses venir, en propose d'autres sans trop intervenir. Je cherche à les rendre le plus possible acteurs de leur création.* »

« *La musique que je diffuse dans l'atelier, les couleurs que je leur montre ont une influence*, juge Michiel de Jaeger, côté peinture. *Je ramène des collages, des objets trouvés, parfois je choisis le papier... Je donne des impulsions. Et beaucoup de compliments.* » Simon Grandjean, responsable depuis deux mois de l'atelier graphique (« *où on fait un peu de tout* »), fouille quant à lui le Net pour y trouver toutes sortes d'images pouvant leur donner de l'inspiration. « *Mais j'ai plutôt l'impression d'être dans un atelier collectif, même s'il faut quelquefois rappeler le cadre. Plus nous nous connaissons, plus nous créons des liens, et plus il est facile de travailler ensemble.* » Simon leur propose d'autres techniques, « *sans pour autant raser ce qui précède* ». « *Nous essayons d'éviter qu'ils ne s'enlisent éventuellement en faisant la même chose tout le temps.* » Et Michiel de se souvenir avec plaisir du commentaire d'un galeriste estimant qu'à la « S » « *il n'y a pas un style pour tout le monde mais bien des individus ayant chacun leur propre personnalité et leur manière de s'exprimer* ».

Dans la grande pièce de l'atelier graphique, Barbara râle un peu : « *Régis est énervant, il parle tout le temps, et parle tout le temps d'argent !* » A sa table, lui tournant le dos, Marcel abonde : « *c'est vrai ça !* » Et à deux portes de là, on grince un peu aussi, Alexandre se manifestant régulièrement à coup de gros mots... Si l'atmosphère est plutôt à la concentration et à la création, les difficultés de chacun ne disparaissent pas pour autant. « *Il faut pouvoir prendre du temps pour les soucis du quotidien, estime Simon, les écouter s'ils ont des problèmes au foyer ou s'ils ne vont pas bien.* » Et si certains sont presque totalement autonomes, il est nécessaire de veiller particulièrement sur d'autres – éviter par exemple qu'Eric ne mange ses crayons.

« Nous ne sommes pas une usine de singes savants »

Samuel Lambert, chargé de communication

La réunion quotidienne sert ainsi à réfléchir ensemble : un artiste dessine beaucoup de « *dessins de cul* », n'est-ce pas en train de devenir obsessionnel ? Faut-il tenter de l'amener ailleurs ? Un autre a tendance à vouloir envahir les murs avec ses découpages, comment le limiter ? Parmi la quarantaine de participants, la plupart sont des résidents des structures d'accueil et du centre de jour de l'Asbl Hautes Ardennes – où ils pratiquent également d'autres activités. Certains, à la fibre artistique déjà bien ancrée, s'y sont inscrits spécifiquement pour pouvoir participer aux ateliers.

« *Nous avons obtenu que le critère artistique soit l'un des critères d'admission*, se réjouit Anne-Françoise. *Nous ne faisons pas de sélection, mais, alors que les personnes handicapées n'ont presque jamais le choix dans leur vie, ici ils viennent parce qu'ils l'ont choisi.* » En fonction de leur motivation, quelques-uns y passent une ou deux heures par semaine, d'autres viennent tous les jours. Certains sont là pour l'ambiance et ne réaliseront jamais d'œuvre plastiquement intéressante, alors que d'autres développeront un talent remarquable. « *Nous avons le temps, c'est ça qui est vraiment formidable*, poursuit la directrice. *Et quelquefois un artiste se révèle après plusieurs années.* » « *Beaucoup viennent ici tous les jours depuis longtemps*, remarque Anaïd, *et s'ils arrivent à un résultat c'est aussi grâce à leur travail.* » Mais le simple plaisir de dessiner suffit bien entendu. « *Nous ne sommes pas une usine de singes savants !* », s'exclame Samuel.

« Le talent ne fait pas de distinction de genre, d'âge... ni de handicap »

Michiel de Jaeger, artiste

En plus des artistes-animateurs qui sont là tout au long de l'année, des plasticiens, musiciens, dessinateurs... viennent aussi régulièrement en visite prolongée. « *Dès le début, j'ai voulu ouvrir le centre vers l'extérieur*, raconte Anne-Françoise. *D'abord parce que mes limites personnelles finiraient forcément par être atteintes, et puis parce qu'étant ainsi à la campagne, sans outil culturel à disposition, nous devrions aller voir ailleurs ce qui se passe et provoquer des rencontres. Je ne voulais vraiment pas les enfermer dans un ghetto.* »

Les lieux étant plutôt accueillants et situés dans un bel environnement, l'idée naît donc d'accueillir au sein des ateliers des artistes en résidence. Ce sont d'abord des dessinateurs de la maison d'édition de BD Frémok qui viendront, Anne-Françoise percevant des liens possibles. « *Ils n'étaient pas du tout convaincus au départ*, se souvient Samuel, *et puis ce fut une révélation !* » Au fil des rencontres et des affinités, des binômes se forment, les publications se multiplient, et une collection, Knock Outsider, voit même le jour, questionnant le médium de la bande dessinée et de la narration graphique.

Peu à peu, d'autres artistes sont contactés ou se manifestent par eux-mêmes. « *Nous choisissons des projets en fonction des techniques et des thématiques nouvelles qui nous semblent intéressantes pour nos*

artistes, ce qui correspond à leurs demandes, explique la directrice de la « S ». Et nous faisons très attention à ce qu'il n'y ait pas d'instrumentalisation car une personne déficiente mentale est facilement manipulable.»

Une première rencontre est toujours prévue et les artistes doivent fixer des balises au préalable : parler de leur vie privée tout en restant dans un cadre professionnel, donner des nouvelles aux participants si des liens d'amitié se sont noués... *« Nous avons aussi sensibilisé les personnes qui fréquentent nos ateliers. N'étant pas habituées à faire ce type de rencontres, elles étaient plutôt méfiantes. Au fil du temps elles ont compris que les gens ne viennent pas les voir parce qu'elles sont handicapées mais parce qu'elles sont artistes. »* Les œuvres des artistes de la « S » sont soigneusement archivées, exposées et même vendues. En ouvrant le champ depuis l'art brut vers l'art graphique, l'underground, le contemporain.

« Leur handicap crée des obstacles : ils ne peuvent pas défendre leur travail, le montrer, organiser des rencontres avec d'autres artistes, explique Anne-Françoise. C'est à nous de nous en charger ». Michiel abonde : *« Le talent ne fait pas de distinction de genre, d'âge... ni de handicap. Ici nous donnons à nos artistes une plateforme pour qu'ils puissent briller. »*

Les ventes, qui font aussi partie de la reconnaissance selon Anne-Françoise, sont réglées via une convention. *« Les artistes de la "S" peuvent partir en vacances, acquérir des biens, grâce à leurs œuvres. Ils ne sont plus seulement des gens dépendants des autres. »* Une partie de ces recettes permet par ailleurs de financer l'Atelier.

Cette philosophie de la « S » est relativement exceptionnelle (et parfois discutée) dans le monde de l'art brut ou contemporain. Mais pour l'équipe, elle est pleine de sens, comme lorsque Rémy Pierlot se sent *« appartenir à la communauté des artistes »* ou que d'autres membres de l'atelier sont qualifiés *« d'artiste de la famille »* par un frère, une sœur ou un parent. *« L'un de nos objectifs consiste à faire évoluer le regard porté par la société sur la personne handicapée, remarque Samuel. Nous sommes un lieu de production artistique, pas d'art therapy – d'ailleurs, le handicap, ça ne se soigne pas. Et si nous choisissons de montrer une œuvre, c'est parce qu'elle tient la route. »* Et que celui qui l'a réalisée en est fier. *« Ils nous apportent un autre regard, une autre manière de créer, conclut Anne-Françoise. Avec une place légitime dans le monde de la culture. »* — **Laure de Hesselle**

En savoir +

www.lasgrandatelier.be

LA « S » GRAND ATELIER : UNE EXPERIENCE ATYPIQUE, UN PARCOURS DE VIE, UN PROJET EN DEVENIR...

Au cœur de l'Ardenne belge, un centre d'art accompagne depuis plus de vingt-cinq ans des personnes handicapées mentales dans leur pratique artistique. Loin du cliché de l'artiste isolé, en souffrance et anonyme, la « S » Grand Atelier défend un art brut et contemporain exigeant, joyeux et ouvert au monde. Un positionnement unique en son genre, que valide, notamment, la notoriété croissante de ses artistes en Belgique comme à l'étranger. [Usbek et Rica magazine – sept. 19 / Art brut]

Alors que je travaille ardemment à la préparation d'une exposition au Musée International des Arts Modestes (Sète, F), pour laquelle Hervé Di Rosa et Françoise Adamsbaum (respectivement fondateur et directrice) m'ont confié le commissariat, des amis proches m'ont récemment ouvert les yeux sur un positionnement qu'il m'a longtemps paru étrange d'assumer.

« La « S » Grand Atelier c'est ta création, ton histoire, il est temps pour toi de défendre ta sensibilité, ta subjectivité, ta passion pour les œuvres et surtout ton attachement aux artistes qui ont bâti ce projet depuis presque trente ans »

En effet, il est peut-être venu le moment de raconter cette histoire, mon histoire...

Et dans le cadre d'un commissariat d'exposition, d'éviter de tomber dans le piège d'une intellectualisation, d'une recherche d'adéquation à des concepts théoriques qui sonneraient faux puisque ma construction identitaire et intellectuelle est basée avant toute chose sur mon expérience d'autodidacte, sur le terrain, en connexion quotidienne avec des artistes déficients mentaux.

La construction du projet de La « S » Grand Atelier c'est tout d'abord une articulation entre les particularités d'un terroir et celles d'une partie de ses habitants.

Vielsalm, le village qui a vu naître le centre d'art, est une bourgade tranquille nichée au sein de la forêt ardennaise à proximité des frontières allemande et luxembourgeoise. Une forêt qui rythme les vies et qui porte le lourd héritage de la Bataille des Ardennes, ultime terrain de confrontations germano-américaines à l'issue de la seconde guerre mondiale.

Un lieu apprécié par les touristes en mal de nature mais aussi un lieu isolé et très éloigné de toute structure culturelle d'envergure.

L'histoire plus récente de Vielsalm c'est aussi la création dès 1961 d'une école dédiée aux enfants handicapés mentaux puis d'un atelier protégé et d'autant de structures au service de l'accueil de ces personnes « différentes » qui, hébergées à la campagne, pouvaient ainsi se soustraire au regard du plus grand nombre.

C'est donc dans un de ces foyers d'hébergement_le foyer La Hesse_ que je suis arrivée au début des années quatre-vingt-dix, diplôme des Beaux-Arts et certificat d'aptitudes pédagogiques en poche, pour proposer des activités artistiques à des personnes handicapées mentales adultes. Etudiante aux Beaux-Arts, j'avais vu une exposition d'artistes du *Créahm*¹ de Liège et en toute naïveté, rentrée au pays, je me suis dit que moi aussi je pourrais peut-être partager ma passion pour l'art avec des personnes fragilisées par une déficience mentale.

Je suis arrivée dans ce foyer comme on débarque en terre inconnue, n'ayant jamais fréquenté de personnes handicapées mentales avant le jour de mon engagement. L'élément capital qui a déterminé toute ma carrière professionnelle fut la rencontre avec ces personnes dont l'altérité m'était étrangère mais pour laquelle je n'avais absolument aucun préjugé.

La rencontre est un élément fondamental des rapports entre humains, elle conditionne la façon dont nous entretenons la relation à autrui. Que se passe-t-il dans la rencontre ?

L'autre est identifié comme semblable et, réciproquement, nous identifie comme semblable. C'est une forme de reconnaissance, d'attirance vers l'autre qui nous renvoie à notre propre identité. Or, en

¹ Créahm pour Créativité et Handicap Mental, ateliers artistiques pour personnes handicapées fondés par Luc Boulangé

apercevant une personne handicapée, nous ne pouvons pas nous reconnaître à travers cet individu dont le comportement social diffère du nôtre et dont les facultés d'adaptation à notre milieu sont généralement diminuées. L'attirance mimétique ne peut se produire immédiatement ce qui fait obstacle à la rencontre et dès lors à la relation.

Passée la peur primaire de l'inconnu, je n'ai pour ma part que très peu ressenti cet obstacle parce que l'expression artistique était le point d'accroche, le champ possible de la reconnaissance entre deux êtres humains. J'ai vu dans ces personnes des compétences particulières, une liberté d'expression que je n'avais pas...Cela a suscité chez moi une forme d'admiration qui entrait en résonance avec mes propres goûts artistiques.

Cela peut paraître romantique, mais avec le recul je pense que c'est cela qui a déclenché ma décision de travailler pour ces personnes avec lesquelles je me devais d'entrer en relation.

Le projet de La « S » Grand Atelier est d'abord et avant tout une aventure humaine.

Après cela s'est posée la question du projet artistique. Rapidement, il m'a fallu réfléchir aux enjeux éthiques de la mise en place d'un atelier.

Sans formation préalable, je me suis basée tout simplement sur les droits fondamentaux de tout être humain : être valorisé dans ses compétences, être reconnu aux yeux des autres humains, être apprécié et investi par les autres.

La personne handicapée en tant qu'être humain doit pouvoir jouir de ces droits fondamentaux, or sa différence, en faisant obstacle à la rencontre, l'empêche d'y avoir accès.

Ce serait donc ça ma mission professionnelle, permettre à des artistes fragilisés d'accéder à une juste reconnaissance de leur talent.

Au départ, ce fut un petit atelier de dessin, organisé au sein même du foyer d'hébergement. Après quelques mois de mise en place, un nouveau directeur est arrivé dans ce foyer. Un événement déterminant car ce dernier a tout de suite compris qu'il était hors de question pour moi d'aborder cet atelier sous un angle occupationnel ou thérapeutique. Ce directeur m'a donc encouragée à sortir du foyer et m'a offert mon premier atelier extra-muros toujours à Vielsalm.

Vielsalm, revenons-y tant ce territoire rural étendu et peu peuplé a lui aussi conditionné le devenir de l'atelier. Privée d'outils culturels, de référents et d'artistes avec lesquels dialoguer, l'une de mes premières préoccupations a été de ne pas m'enfermer dans cet atelier et d'éviter à tout prix de recréer une sorte de ghetto artistique. J'ai rapidement pris conscience de mes propres limites face au talent des personnes que j'apprenais à connaître, il me fallait de la nourriture, du renouvellement, des rencontres, des confrontations...

Il était donc indispensable de s'ouvrir au monde et de provoquer un dialogue autour de ce projet. Parallèlement, il fallait aussi revendiquer une indépendance financière pour ne pas être totalement tributaire d'une grosse institution à vocation sociale qui n'y comprenait pas grand-chose dans cette démarche artistique, inédite dans une région où l'art reste une énigme ou un privilège à destination des élites.

Finalement cet isolement géographique a aussi été une grande chance dans mon parcours puisque lorsque j'ai déposé mes premiers dossiers de demande de subvention au ministère de la culture, les responsables de l'époque ont regardé la carte et ont estimé que je vivais dans le « no-man's land » culturel wallon ! Grâce à l'atelier La Hesse (ainsi l'appelait-on à l'époque) le ministère allait pouvoir mettre une nouvelle épingle sur sa cartographie de développement culturel. Le « désert ardennais » aurait désormais un atelier créatif subventionné !

Petit subventionnement certes mais là encore, j'aurai la chance d'être suivie par une responsable de secteur intimement convaincue par le projet et qui n'aura de cesse de le soutenir en le regardant grandir avec affection.

A partir de là, les participants et moi-même avons commencé à voyager, à rencontrer d'autres artistes, des responsables d'ateliers et de musées...Une envie incessante de communiquer, d'échanger de participer à des projets collectifs tout en voyant se développer la qualité des productions de ces personnes fragiles mais bien engagées dans un parcours d'artiste au sein de l'atelier.

A l'aube des années 2000, un autre événement fondateur est arrivé : l'ancienne caserne militaire des Chasseurs Ardennais de Vielsalm. Désaffectée, la caserne fut rendue à la mairie qui distribua une série de bâtiments à l'institution.

Et me voilà donc sommée de déménager dans une caserne ! Peu convaincue par ces locaux immenses et froids, je m'y suis donc installée à contre cœur. Mais rapidement devant tant d'espace et alors que les subventions augmentaient, j'ai pu imaginer un tas de projets et m'entourer de mes premiers collègues de travail²...

Les véritables aventures de La « S » Grand Atelier ont pris vie dans cet environnement démilitarisé qui n'a jamais cessé d'interpeller ou d'influencer tous les artistes qui l'ont un tant soit peu fréquenté.

A cette époque, l'idée germa de réaliser des projets de rencontre et de mixité entre les artistes de l'atelier et des artistes contemporains de tout poil.

Déplacer un collectif d'artistes déficients mentaux reste une chose compliquée et puisque nous avions de la place (nous venions d'aménager un espace d'exposition, de grands ateliers et une salle de théâtre) et des paysages agréables, pourquoi ne pas plutôt inviter des artistes contemporains à venir séjourner et travailler dans notre caserne ? Encore une fois, la question du territoire et de ses singularités a conditionné l'évolution du projet de La « S »

Dès 2005, les premières résidences d'artistes ont vu le jour avec pour seul objectif de provoquer des rencontres et des expériences de création inédites. Par l'arrivée de cette politique de mixité, construite comme toujours sur une intuition et de manière totalement empirique, de nombreux projets ont vu le jour et qui ont donné une part de son ADN à La « S ».

Les premiers artistes invités en résidence ont essuyé les plâtres de notre inexpérience et de mes questionnements incessants sur les possibles dérives de telles collaborations : instrumentalisation ? récupération par l'art contemporain ? perte de l'identité des artistes déficients mentaux ? transformation de leur création intime ? altération de la « pureté » de leur art ? Ces questions restent toujours présentes et ne doivent pas quitter nos esprits.

Une époque foisonnante qui a vu naître des projets incroyables tels que *Match de Catch à Vielsalm* qui marqua le début d'une longue et fructueuse collaboration avec le collectif d'auteurs de bande dessinée *Frémok*, *L'Army Secrète* avec le plasticien français Moolinex qui a levé un bataillon de créateurs sur les vestiges de la Bataille des Ardennes ou encore le groupe de musique hip hop *Choolers* qui continue à arpenter toutes les scènes européennes.

Cette période a par ailleurs été le début de nombreuses collaborations avec l'Italie et en particulier avec *Riccardo Bargellini*, le talentueux mentor de l'atelier *Blu Cammello* de Livorno. Il a permis notamment que *GIPI* puisse participer aux résidences *Match de Catch à Vielsalm* et a initié de nombreuses collaborations sur le sol italien.

Par la suite, les liens de La « S » avec l'Italie ne se sont pas démentis grâce à de nombreux partenariats et coproductions avec *Gustavo Giacosa* et sa compagnie *SIC12 (Rome)*. *Gustavo Giacosa* qui, dans le cadre de son activité de curateur indépendant, a par ailleurs permis l'entrée du premier artiste de La « S » (*Eric Derkenne*) dans la Collection de l'Art Brut de Lausanne.

Il serait vain de vouloir être exhaustif dans l'énumération des résidences de mixité orchestrées à Vielsalm et bien entendu certaines de ces expériences se sont soldées par des déboires ce qui en soit n'est pas dramatique pour autant que l'échec se situe dans le résultat et non dans la qualité de la rencontre. Ne pas produire d'œuvres inédites n'est pas un problème pour autant que la relation humaine soit de qualité et dans un esprit de respect mutuel. Il s'agit là d'une condition indispensable pour la mise en place d'une résidence de mixité. Une résidence est un échange de compétences et de culture entre deux artistes dont l'un est fragilisé par un handicap ou une maladie psychique ; jamais il ne s'agit d'une démarche d'un artiste « savant » qui viendrait instruire un artiste « déficient ».

² La « S » compte désormais une dizaine de travailleurs, animateurs d'atelier et collaborateurs administratifs et culturels

Et puis bien-sûr, il était impensable de rester coincés ad vitam en Ardenne. Les résidences se sont également externalisées partout en Europe avec à la clé des partenariats pérennes tels que celui avec *Pakito Bolino* et sa structure *Le Dernier Cri* à Marseille. Pakito est l'exemple même d'un partenariat de qualité : un univers artistique certes à cent lieues de mes propres références esthétiques mais une ouverture au monde inédite et un respect envers les artistes déficients mentaux jamais égalé. Alors oui les artistes de La « S » fréquentent régulièrement des artistes dits *punks* à Marseille et se découvrent des compétences inédites ainsi qu'une reconnaissance sincère et sans ambages.

Beaucoup de polémiques sont apparues dans la sphère de l'art brut au moment de la mise en place de cette politique de mixité. L'art brut était pour moi un concept vague bien que de manière naturelle et sensible, j'étais déjà amoureuse de ses grands classiques.

L'art brut m'a toujours fascinée par ses productions que je connaissais bien avant de connaître son fondateur, sa collection à Lausanne et l'évolution de son histoire.

Avant de me plonger dans ce domaine qui me captive de plus en plus, j'ai donc été interloquée par ces réactions polémiques puisqu'encore une fois, je me suis lancée dans l'aventure de la mixité avec pour seuls référents mon expérience de vie auprès des artistes et la fameuse convention des droits de l'homme qui a toujours animé mes actions.

L'on m'a reproché de « pervertir » la création d'artistes bruts (et donc considérés « purs »), de souiller mon âme (et la leur) en ouvrant la porte à l'art contemporain, alors toujours perçu comme la menace ultime envers un cénacle bien protégé par quelques gardiens du temple.

La perplexité des uns, les critiques des autres n'ont pas entamé ma motivation, au contraire, elles m'ont permis de réfléchir et d'affirmer le cœur de mission de La « S » Grand Atelier. Je travaille avec et pour des humains avant de travailler avec des œuvres. Permettre à des personnes qui en sont privées de faire des rencontres et des collaborations m'a toujours semblé être un droit fondamental et mon rôle a toujours été de faire tomber les obstacles que le handicap mental place dans la vie de mes artistes.

Il était hors de question pour moi de perpétuer l'enfermement et le mythe du « bon sauvage ». Et puis j'étais intimement convaincue que ces collaborations n'entameraient pas la qualité intrinsèque des œuvres individuelles et intimes de mes artistes, j'ai toujours eu foi en leur talent et en la qualité des productions que l'on choisirait de montrer ! Le temps m'a finalement donné raison car alors j'expérimentais et que je défrichais de nouveaux territoires, l'art brut de son côté subissait une évolution importante portée par une nouvelle génération de théoriciens, de collectionneurs, de directeurs de musées et autres galeristes.

Le premier à avoir permis à La « S » de prendre place au sein du champ de l'art brut du XXIème siècle a été *Bruno Decharme*, grand collectionneur d'art brut qui, avec *Barbara Safarova*, contribue à son étude à travers l'association *abcd* (Paris). En visite à Vielsalm, alors qu'il venait choisir des œuvres de plusieurs artistes pour sa collection, Bruno est passé dans nos salles d'exposition et est resté coi devant *l'Army Secrète* qui y était exposée. Me demandant des explications, je lui réponds que cela ne peut pas l'intéresser puisqu'il s'agit d'un projet de mixité... « Au contraire » me répond-il ! « Je voudrais intégrer l'ensemble de ces œuvres au sein de ma collection ! » Et voici donc la première collection d'art brut, une des plus importantes au monde, qui intègre des œuvres issues de la rencontre de l'art brut et de l'art contemporain.

Une nouvelle voie s'ouvrait à nous...

Plus tard, *Bruno Decharme* a continué à soutenir la dynamique de La « S » en valorisant ses artistes individuellement mais aussi en acquérant, cette fois avec le fondateur de *la maison rouge* (Paris) et prestigieux collectionneur, *Antoine de Galbert*, l'ensemble des œuvres produites dans le cadre d'un projet collectif : *Avé Luïa*.

Avé Luïa est l'exemple même de la magie des ateliers, d'un collectif d'artistes au sein duquel l'un voyant une consœur dessiner des bonnes sœurs, décide de dessiner des curés tandis qu'une troisième décide d'articuler son travail textile autour de crucifix...Une thématique induite par les artistes eux-mêmes autour d'un thème fortement ancré dans la culture populaire ardennaise.

Suite à cette acquisition par deux collectionneurs, l'un spécialiste de l'art brut, l'autre de l'art contemporain, j'ai ressenti une nouvelle intuition : l'art brut du XXI siècle est en marche et nous allons vivre une période particulièrement intéressante d'évolution de son concept.

L'art brut se révèle comme un outil pour penser l'art et le monde et il est donc temps pour moi de me positionner et de prendre part à cette dynamique qui au final reconnaît mon propre travail comme partie prenante de cette évolution.

C'est donc renforcée par ces événements qu'en 2018 je dépose officiellement une demande de reconnaissance auprès du ministère de la culture pour une appellation de centre d'art brut & contemporain. Une première en Belgique qui compte trois musées dédiés mais aucun centre de création intégrant cette spécificité d'« art brut ».

Pour ce faire et par respect inconditionnel envers Jean Dubuffet, j'ai donc demandé à la Collection de l'Art Brut mais aussi au Lam (le seul musée français possédant un département d'art brut), à différents collectionneurs et théoriciens ce qu'ils pensaient de ma démarche. A ma surprise, ils ont tous répondu positivement et m'ont écrit de belles lettres de soutien en reconnaissant les spécificités de La « S » et sa volonté de décroisement.

Une légitimation indispensable pour un ministère qui se retrouvait face à une demande inédite.

Depuis 2019, La « S » Grand Atelier est donc devenu le premier Centre d'Art Brut & Contemporain belge avec, à mes yeux, la plus belle victoire : les artistes de La « S » sont désormais considérés au même titre que les artistes professionnels et sont partie prenante de l'art actuel.

La « S » Grand Atelier est donc reconnu comme s'inscrivant dans un mouvement de déconstruction des frontières de l'art.

Les artistes permanents sont reconnus dans le champ de l'art brut et les projets de création mixte avec des artistes contemporains trouvent aussi bien leur place dans les deux champs culturels (brut et contemporain).

Par-delà La « S » continue plus que jamais à collaborer avec la sphère underground, la scène graphique actuelle et le domaine des arts numériques.

Les expériences d'intégration et d'ouverture de l'art brut hors de ses frontières ontologiques se multiplient également au niveau des institutions culturelles ce qui est à mettre en parallèle avec l'évolution de l'art contemporain qui semble vouloir se nourrir, s'ouvrir et se renouveler.

Nous prenons donc appui sur un phénomène de métissage et d'hybridation où notre politique de mixité prend tout son sens.

Dès 2011, lors de son colloque *Grand Slam Champion* dont l'enjeu principal était de prendre du recul sur ces pratiques expérimentales de mixité, La « S » Grand Atelier a choisi de faire voler en éclats les catégories (en ce qu'elles pouvaient agir comme stigmatisant et repoussoir pour les artistes déficients mentaux) et a par la suite développé une plateforme de diffusion et de réflexion autour des nouvelles pratiques d'art brut, appelée *Knock Outsider*

Pour expliciter l'importance qu'a prise cette plateforme *Knock Outsider* dans l'histoire de La « S », il faut revenir en arrière lors des premières résidences d'expérimentation en bande dessinée. Le collectif d'auteurs Frémok, invité à La « S » dès 2007 porte également un projet éditorial de haute qualité. En 2009, Frémok a décidé d'éditer l'ouvrage *Match de catch à Vielsalm*, le témoin de ces premières « confrontations » de littérature graphique. Ici encore, le destin du projet de La « S » a été profondément modifié par la qualité d'une rencontre, celle de Thierry Van Hasselt, auteur historique dans le renouvellement de la bande dessinée d'auteurs mais aussi cheville ouvrière sans faille des éditions Frémok.

Thierry est entré à La « S » sur la pointe des pieds, son esprit oscillant entre crainte et perplexité, puis a découvert la force expressive de ses artistes et...n'en est jamais reparti ! Thierry Van Hasselt est devenu un artiste en résidence quasi permanente, notre éditeur et un ami proche qui suit avec attention toutes les évolutions d'un projet dans lequel il s'investit corps et âme.

L'un des anges gardiens de La « S » ...

Depuis la parution de *Match de catch à Vielsalm*, nous avons décidé de développer une activité éditoriale qui nous permette d'ouvrir le champ des possibles en termes de diffusion et de

reconnaissance. Pas moins de quinze ouvrages sont donc nés du partenariat Frémok/La « S » et nous avons donc décidé de créer une collection éditoriale spécifique car dépassant largement les frontières de la bande dessinée : *Knock Outsider*

Et puisque ces ouvrages, autant que les expériences sur lesquelles ils s'appuient, suscitaient réflexion et questionnements, c'est assez naturellement que la collection éditoriale est devenue une véritable plateforme dont une des dernières applications est le *Knock Outsider Magazine*, transformé récemment en blog numérique par la pandémie qui a bousculé nos vies.

Knock Outsider questionne le territoire de l'art brut aujourd'hui, en défrichant les voies qui témoignent de la richesse de cette forme d'art et en revendiquant son inspiration essentielle pour l'histoire de l'art. Il défend l'authenticité du concept contre les dérives opportunistes mais explore aussi la richesse des projets où se croisent diverses pratiques artistiques comme la mixité (artistes bruts & contemporains), les arts numériques (art brut 2.0), les arts de la scène, la performance ainsi que les pratiques de narration graphique et les expressions populaires contemporaines

Enfin, *Knock Outsider* ambitionne un esprit d'ouverture et de décroisement par l'édition d'ouvrages et la production de projets artistiques, d'expositions et autres événements au service des créateurs et de ses valeurs.

Mais, si ce processus de décroisement artistique peut favoriser une légitimation des œuvres par leur esthétisation (à contrario d'une approche anthropologique basée sur une vision au mieux paternaliste au pire voyeuriste, que j'ai toujours voulu éviter), au-delà des catégories auxquelles elles appartiennent et favoriser une large reconnaissance en dehors de niches culturelles, cette dissolution des frontières artistiques comporte un risque d'effacement de l'identité et de la spécificité des artistes brut.

A vouloir intégrer l'art brut dans l'art contemporain sans tenir compte des spécificités de l'un et de l'autre, l'on provoquera une dilution qui se manifestera comme un nivellement aseptisé, un apocryphe in fine dévastateur pour tout créateur.

Il reste donc plus que jamais indispensable de considérer les artistes de La « S » Grand Atelier avec leurs altérités, leurs fragilités, leur rapport particulier au monde et à la création.

C'est là l'un des enjeux de La « S » Grand Atelier : être identifié comme un centre d'art brut et contemporain, un laboratoire d'expérimentation et de subversion qui puisse se permettre d'écrire sa propre histoire de l'art avec les artistes qu'il défend.

Un centre qui puisse à la fois valoriser ses créateurs individuels, fragilisés par leur altérité, mais aussi les créateurs contemporains en résidence ainsi que tous les projets de mixité qui nous emmènent vers de nouveaux horizons et questionnent en permanence l'art, aujourd'hui.

Alors que, dans nos sociétés contraignantes, l'on tend vers une normalisation et une aseptisation du symptôme de l'altérité, La "S" Grand Atelier revendique l'individuation et défend la fragilité comme étant une part indissociable de toute humanité.

Ma mission professionnelle, définitivement ancrée dans mon parcours de vie, est simplement de changer les mentalités par rapport au handicap, d'interroger la norme et de réhabiliter la valeur de la fragilité. Si l'art peut contribuer à cette évolution des mentalités et si le projet de La « S » Grand Atelier fait partie de cette construction alors peut-être qu'un jour je pourrai me dire que ce travail n'aura pas été vain.

En l'attente, je souhaite m'engager dans un nouveau chantier d'envergure, indispensable à mes yeux pour la pérennité des œuvres et le respect des auteurs : la création d'une fondation. Outre la politique actuelle de donations au profit des meilleurs musées et collections, ma volonté est de constituer un corpus d'œuvres inaliénable que la fondation pourra conserver, étudier et diffuser. Par-delà, la fondation garantira la valorisation du talent de tous les artistes qui auront fréquenté cette fameuse caserne de l'Ardenne belge.

Anne-Françoise Rouche, décembre 2020